

MAURIAC LE LABYRINTHE DE RACINE

Nous nous disputons encore sur Pascal. Nous nous disputons encore sur Racine : c'est l'honneur de la France et le signe que son génie demeure.

J'ai suivi dans *Le Figaro Littéraire* ce débat réveillé à propos de Racine. Mais que j'y demeure étranger ! Aucun argument, d'où qu'il vienne, ami ou adversaire, ne me touche. À cette boutade, par exemple, qu'il se trouve vingt-sept beaux vers dans Racine, et pas un de plus, je serais tenté de répondre qu'il ne se trouve pas de beaux vers dans Racine, je veux dire : aucun qui puisse être détaché du contexte. Il laisse à d'autres les vers « frappés comme une médaille ». Au jeu des vingt-sept beaux vers de Racine, la plupart des gens ne sauraient rien citer, et nous qui aimons Racine, nous ne choisirions pas les mêmes. « *La fille de Minos et de Pasiphaé* » me laisse froid, et que répondre à qui m'objecterait que « *J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée* » de Bérénice, qui m'est si cher, est une platitude ?

Ce qui appartient à Racine, c'est la continuité rigoureuse, non d'un discours comme dans Corneille – mais d'une passion pensée, exprimée, clarifiée, mise au net, par un petit nombre de mots très ordinaires, qui composent une musique. Musique sans dissonance ni accord appuyé – suggestive certes, mais qui interdit le rêve, liée qu'elle est à une réalité d'ailleurs atroce. Aucune échappée, comme dans Shakespeare, aucun regard à l'étoile, jamais le moindre répit pour se détourner de l'horreur présente et pour méditer calmement sur le destin des autres hommes. Nous sommes enfermés dans la cage, entre les barreaux de vers tous pareils, face à des passions nues qui se regardent et qui se décrivent, et qui se racontent avec une lucidité que leur fureur ne limite ni n'altère.

Rien qui plaise moins aux Français : je nie que Racine soit leur poète et qu'ils s'y reconnaissent. Les moqueries de Montherlant appartiennent à une tradition jamais interrompue. Racine a assommé des générations d'écoliers que vengent les *À la manière de...* d'un Paul Reboux. La Reine morte a toujours eu en exécration la Reine vivante. Un certain romantisme, qui est la chose du monde la plus commune, a toujours blasphémé et blasphémera toujours cette beauté simple et vraie qu'un seul homme chez nous, élève à la fois d'Euripide et de Saint-Cyran, a atteinte, et puis ce fut fini : le silence de Racine après *Phèdre* n'est pas le silence d'un auteur : c'est la mort d'un genre. Racine vit encore, mais la tragédie qu'il a inventée est morte. Voilà son crime : d'avoir suscité des générations de copistes impuissants. Son crime, c'est Campistron qui pendant un siècle va pulluler sur son cadavre.

Il demeure mais il encombre parce qu'il n'existe plus pour lui d'interprètes ni de public. Le dernier tragédien est mort comme le dernier aurochs avec Mounet-Sully. Le Conservatoire n'enfante plus cette espèce de monstres (ou c'est le cinéma qui les détruit à mesure qu'ils naissent ?). J'aime que Racine reste ainsi solitaire et abandonné, lui, le plus grand peintre, à mon sens, de la solitude humaine : non celle de l'amour, mais celle du désir. Quand il décrit l'amour, cela ne va pas loin. Bérénice et Titus, Britannicus et Junie, Monime, c'est la part du tendre Racine des manuels, du courtisan que passionnent les amours des princes qu'il sert. Le Désir, voilà son Royaume. *Phèdre* n'aime pas plus Hippolyte que Roxane Bajazet ou qu'Hermione Pyrrhus : c'est l'exigence d'une faim qui tend à l'assouvissement et qui cherche l'issue par le crime. Mais que peut le crime contre la créature désirée qui n'est pas consentante ? D'où le recours aux envoûtements et aux maléfices en ce siècle de Racine qui est celui de la Brinvilliers. « Il y a du fauve en lui », dit Nietzsche du dix-septième siècle et il y discerne la raison de son recours à Dieu.

Il est certain que la tragédie racinienne appelle l'Incarnation : son horreur exige un Rédempteur. J'ignore si le chrétien Racine a été troublé par le destin d'un monde – celui qu'il décrit – d'avant l'Incarnation, et où ce qui était perdu ne pouvait pas être sauvé. C'est le mystère des rapports du Christ et du Temps, dont m'entretient ces jours-ci Jean Guittou dans un petit livre très dense : *Actualité de saint Augustin*. La conversion de Racine n'est certes pas un phénomène étranger à la tragédie de Racine, celle qu'il a écrite, celle qu'il a vécue...

*
* *

Chaque Français entend Racine à sa manière et la querelle de *Phèdre* ne finira jamais. À en croire un de mes amis (je ne prends pas son jugement à mon compte) l'histoire du Théâtre dira que, durant les premiers jours de 1958, Jean Racine fut la victime d'une conjuration. Sur les tréteaux les plus illustres les attentats se multiplièrent. Mon ami assure que des Marseillais montèrent même tout exprès à Paris pour se joindre au massacre.

Je n'y étais point et je me garderai d'accabler des comédiens qui ont dû faire de leur mieux. L'avouerai-je pourtant ? Il m'arrive de rêver d'un bon tyran qui interdirait qu'on touchât à l'auteur de *Bérénice* et qui défendrait par une sévère loi que son nom même fût prononcé devant lui. Phèdre et Roxane, Andromaque et Hermione, Athalie et Agrippine seraient pareilles à de grandes divinités endormies au secret d'une œuvre oubliée, jusqu'à ce que le baiser de la fée les réveillât – une fée qui serait une autre Rachel, une autre Sarah Bernhardt, ou plus humblement une Bartet, enfin quelqu'un qui sût ce que c'est que de suivre une longue pensée dramatique atroce, à travers un chant strict et suave – et il ne faut rompre ce double fil à aucun moment. Peut-être ne l'attendrons-nous pas cent années, cette Rachel, cette Sarah, ce monstre sacré inconnu... Mais quelle exigence ! De quel droit me montrer si sévère à l'égard des interprètes vivants de Racine, et peut-être si injuste ? Pourquoi ne puis-je souffrir le ton de certains commentaires ? Comme si j'étais seul à savoir qui est cet être, dans le théâtre, dont le nom change, mais c'est le même cœur de chair, et qui erre d'une tragédie à l'autre, du palais de Buthrote, en Épire, où Pyrrhus règne, à celui de Thésée, à Trézène, ouvert sur la mer et sur un ciel qui ne pardonne pas.

Lorsque les disputes à propos de l'interprétation d'une œuvre nous tiennent tellement à cœur, c'est le signe qu'elle se trouve mêlée à notre propre histoire, de sorte qu'on ne peut l'atteindre sans nous blesser. Nous croyons savoir, d'une science infuse, comment tel vers doit être dit, avec quel regard sur soi-même, qui se lève tout à coup vers le Père inexorable, juge des pâles humains, selon la loi que saint Augustin et Jansenius ont enseignée à M. de Saint-Cyran.

Au spectacle d'une tragédie de Racine, je suis comme un musicien qui entendrait la symphonie d'un maître aimé entre tous jouée un ton trop haut ou un ton trop bas. Il ne souffrirait pas plus que je n'eusse souffert si j'avais accompagné mon ami à ces exécutions – oui, selon lui, des exécutions à la lettre – et où Roxane, Atalide et Phèdre ne lui parurent guère mieux traitées, assure-t-il, que ne le furent en leur temps la Voisin et la Brinvilliers.

Comment un interprète étudie-t-il le personnage qu'il incarne ? J'ignore tout de ce travail mystérieux – sorte d'attentat contre soi-même au profit d'un autre qui doit nous posséder, se substituer à nous. Je me persuade en tout cas que, pour Racine, il est nécessaire que la possession ait précédé l'étude directe du rôle et que nous retrouvions profondément au-dedans de nous ces grandes figures convulsées, et qu'elles nous parlent familièrement depuis le collège. Pour moi, elles m'ont habité bien avant que j'eusse la moindre expérience de ce qui fait leur tourment. Elles ont régné sur moi dès l'enfance : nous apprenions *Esther* par cœur en cinquième, *Athalie* en quatrième, les autres grandes tragédies dès la seconde, c'est-à-dire à quinze ans.

Ainsi a pénétré en moi, à l'âge d'Éliacin, alors que j'étais nourri comme lui dans le temple « In hymnis et canticis », aussi préservé qu'il l'était, et non moins ignorant que lui de tout ce qui touche au sexe et que les enfants d'aujourd'hui apprennent très tôt (et on leur fait des dessins pour qu'ils comprennent mieux) – ainsi a pénétré chez cet innocent que j'étais une créature terrible – oui, la seule créature dont le nom change d'une tragédie à l'autre. Quand elle s'appelle Phèdre, c'est Hermione qui passe sous le regard de l'Être infini : elle est prise dans de faisceau très étroit, mais dont la source est la Lumière en soi, qui nous juge en même temps qu'elle nous éclaire, et qui ne nous éclaire que pour pouvoir plus sûrement nous condamner.

Le poison janséniste, caché dans les veines de Phèdre, j'admire que cet enfant auquel je songe y ait résisté, malgré le prestige de Port-Royal où déjà Pascal l'avait

introduit. Sagesse de l'Église, vertu de la vie sacramentelle entretenue en nous dans ce collège, comme je leur suis reconnaissant de m'avoir, dès cet âge-là, dispensé l'antidote ! Non que j'aie échappé tout à fait. Du moins mon œil savait-il déjà circonscrire l'hérésie incarnée dans Phèdre : elle est l'héroïne racinienne dans le temps de sa totale culpabilité et pourtant de sa totale innocence.

Ni Hermione, ni Roxane n'avaient attenté à la nature. Elles se perdaient selon les règles reçues. Elles ne croyaient pas qu'elles fussent des monstres. C'est dans Phèdre que cette créature prend conscience de son étrangeté inguérissable et du péché qu'elle ne peut pas ne pas commettre et qu'elle commet sans le vouloir, « malgré soi perfide, incestueuse » - fille de Minos et de Pasiphaé, et du taureau, du cygne et de Lédæ...

Peut-être est-ce étendre abusivement la postérité de Phèdre ? Hermione et Roxane, elles, ne sont en tout cas pas des monstres et pourtant elles sont, jusqu'à la fureur, « animales ». Voilà ce qu'il faut oser dire du « tendre Racine » : il a mis l'accent plus que personne avant lui et après lui sur ce mystère qui lie l'âme fille de Dieu, et dont les meilleures, comme Jacqueline Pascal, prétendent ne pas mettre de limite à la pureté et à la perfection, - qui lie cette âme, qui la confond avec une chair soumise à l'instinct de toutes les autres bêtes.

Et c'est trop peu dire : l'âme dans Hermione, dans Roxane, dans Phèdre, loin de freiner cet instinct, prête à sa fureur ce qu'il faut d'intelligence et de puissance pour le rendre criminel et pour donner raison à la grâce de leur avoir manqué. Quoi qu'aient prétendu certains critiques, Roxane n'est pas moins une princesse que Phèdre, qu'Atalide et qu'Hermione, et celles-ci ne sont pas moins sauvages que la féroce petite sultane. Les unes et les autres illustrent le même mystère défini par Bossuet quand il s'étonne « de cette profonde plaie de la nature », de cette convoitise « qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents ». Et sans doute le Rédempteur n'est pas encore venu : aucune goutte de sang n'a été versée pour Phèdre... Que nous sommes loin aujourd'hui de cette implacabilité qui, au XVII^e siècle, pèse sur l'Église gallicane, en dépit de saint François de Sales ! Comme les âmes se sont ouvertes à la reconnaissance de ce que Bernanos appelait « la douce pitié de Dieu » !

Le théâtre de Racine est sans miséricorde. Il comporte, certes, d'autres princesses que ces furies dévoratrices de petits mâles. Il nous propose aussi, bien sûr, la vertueuse jeune mère qui a brûlé pour son seul époux, cette Andromaque demeurée fidèle à Hector, et il ne lui en coûte guère : une froideur innée assure à la fois sa fortune et sa gloire. Pour la reine Bérénice, aussi brûlante que les plus brûlantes, elle ne renonce qu'à ce qui se dérobe à elle sans recours. Titus perdu, il reste à Bérénice de régner : elle règnera.

Versailles devait être peuplé de ces amoureuses-là. Bérénice ? Une future Agrippine peut-être. S'il advient qu'Hermione, que Roxane, Atalide ou Phèdre échappent à Vénus, si elles traversent l'enfer de leur amour sans en mourir, c'est sur une autre passion qu'elles débouchent : « Libido dominandi », la fureur de régner. « C'est une belle vie que celle qui commence par l'amour et qui finit par l'ambition. » Agrippine, Athalie ont dû désirer des êtres avant de désirer l'empire. Mais comme Phèdre d'Hermione, Athalie diffère d'Agrippine en ce qu'elle se débat, prise dans le faisceau de la Lumière incréée qui est Jahvé. Athalie et Phèdre sont livrées à celui qui les tient, qui consent à les laisser aller un peu de temps - et ce n'est pas leur Père, « notre Père », mais quelqu'un qui cherche à les perdre.

Dans cette extrémité où la fille de Minos et de Pasiphaé tombe à genoux, demande grâce, la fille d'Achab et de Jézabel se redresse, fait front, brave le Dieu des Juifs, sous le couteau même qui l'égorge - et gagne, puisqu'elle sait d'avance qu'Éliacin, devenu Joas, choisira d'être criminel et qu'elle sera vengée, qu'elle l'est déjà, par l'homme immonde qui existe en puissance dans cet enfant : « Qu'il règne donc, ce fils, ton soin et ton ouvrage ! »

Quelle chance subsiste-t-il qu'une interprétation coïncide jamais avec une idée aussi singulière des héroïnes raciniennes ! Et comment ne serais-je pas déçu à chaque représentation, et c'est trop peu de dire, irrité, exaspéré ? J'avais dix-huit ans lorsque je vis, à Bordeaux, sur la scène du Grand Théâtre, Sarah Bernhardt, qui n'était pas une Phèdre échappée de la Salpêtrière, un sujet pour Charcot, mais la créature sur laquelle

pèse la griffe du Dieu de Jansénius, cette griffe que Baudelaire dit effroyable – écrasée, certes, et pourtant redressée par de folles reprises d'espoir. Que la vie refluit en cette moribonde à certains moments ! Depuis, une seule Phèdre (Marie Bell mise à part, qui est surtout, à mon gré, une Bérénice, qui fut une inoubliable Atalide), une seule ne m'a pas paru indigne de ce grand souvenir : c'est Marguerite Jamois, comme Gaston Baty fut le seul metteur en scène qui ait compris qu'il fallait crever le mur du palais de Trézène, et que l'azur apparût, « cet azur immobile et dormant » contre lequel le désir de Phèdre jette son inutile écume.

Mais quoi ! Ce que Racine a voulu dire, voilà ce qui seul devrait compter. Ce n'est pas à des statues immergées en moi depuis l'enfance, et recouvertes des sédiments de mon propre destin, que les metteurs en scène et que les interprètes doivent insuffler la vie. Qu'ils ne prennent donc point en mauvaise part ce songe que j'achève ici – ce songe pareil à ceux qu'un peu avant le sommeil, où l'œil intérieur ne distingue plus ce qui est de ce qu'il imagine, et où nous-mêmes, et nos propres créatures, et celles des maîtres, où tout se confond déjà avant d'être enseveli dans la nuit qui approche, et de s'y perdre